

Spirales de femme

Roman

Nathalie Ours

*Pour P.
et à S.*

*« L'exemple le plus frappant d'une telle boucle
[boucle de causalité fermée]
est celui d'une télévision sur l'écran de laquelle on projette une
image d'elle-même. Il en résulte toute une cascade d'écrans de plus en
plus petits emboîtés les uns dans les autres. Les résultats sont
absolument fascinants et souvent étonnants. Le plus simple est un
effet d'imbrication qui donne l'illusion de plonger le regard dans un
long couloir. Cet effet sera accentué si vous faites pivoter la caméra,
dans le sens des aiguilles d'une montre, autour de l'axe de son
objectif. Le premier écran intérieur semblera tourner dans le sens
inverse, l'écran suivant subira une double rotation, et ainsi de suite.
Le motif obtenu est une jolie spirale [...]. »
Douglas Hofstadter & Daniel Dennett - "Vues de l'esprit"*

OU :

« Cette phrase est fausse. »

OU :

*« La communication érotique échappe aux processus conscients.
Elle dépend des relations d'inconscient à inconscient qui
déterminent l'attirance entre les êtres et font la force de l'érotisme. »
Didier Dumas*

C'est dans un pays où l'on ne craint pas de redevenir poussière.

Les villages s'y étagent sur des collines en plantant à leur flèche des clochers victorieux. Chaque habitant va son petit train d'habitant. Quelquefois quelqu'un meurt ou s'installe.

Les chiens forment une confrérie. Ils dorment au milieu des routes, accompagnent les enfants à l'école, assistent au spectacle dans les salles des fêtes, reçoivent des tournées de caresses générales, ignorent les chats, qui vivent dans d'autres sphères.

Les jardins sont bassement clôturés pour montrer aux yeux du passant des plantes cultivées pour le plaisir ; l'olivier reste roi.

Tout le monde connaît tout le monde. Les couples sont solides comme des attelages de bœufs. On s'adresse aux anciens qui déambulent. Les enfants constituent des réseaux compliqués sur les différentes places, selon leurs affinités et leur situation géographique. Les instituteurs habitent l'école.

Presque toutes les maisons sont belles, simples, pures, juchant leurs tuiles aux couleurs d'abricot sur la blondeur des pierres de leurs murs. Certaines recèlent des trésors cachés. Les plaques de rue sont en céramique vernissée. Les fontaines rafraîchissent qui a soif.

Les chemins alentour mènent tous à des vignes, à des bois, à des mas, à des truffières. Si l'on descend, on voit l'échelonnement des bâtis en contre-plongée, couronné d'un campanile comme un décor de santons. Si l'on monte, se découpe l'arrière-plan des coteaux peignés des raies des vignes, annonciateur du côté du nord de bouleversements aux arêtes plus absolues. À l'ouest, les plaines ne sont qu'un mauvais souvenir.

Le matin, des nuées montent de différentes hauteurs, brumes qui se rendent au soleil toujours vainqueur ou feux dans lesquels on brûle friches l'automne et surgeons au printemps. Midi ruisselle d'une lumière péremptoire. Le crépuscule, privilège des insectes et des batraciens, a des constantes musicales. Les nuits offrent les ciels parmi les plus étoilés qui soient et où sont fréquents les coups de lune. Lorsqu'il pleut, les plantes odorent, les nuages entourent les monts d'écharpes tendres, la terre boit. Le vent, violent et clair, fait table rase des dernières données météorologiques. Bien qu'immobile, tout bouge, perpétuant les cycles nécessaires à la vie depuis le début des temps.

On peut en sortir réconcilié avec le monde.
Ou définitivement transpercé, selon.

À moins que, tout simplement, on n'y restât pour regarder passer les saisons.

La salle d'attente le mercredi est habitée d'enfants et d'adultes qui les accompagnent — mères, grand-mères, assistantes maternelles, frères adolescents... Certains s'agitent plus ou moins bruyamment sur les sièges de moleskine, d'autres dessinent au tableau blanc mural ou sur l'une des trois tables ovales, un ou deux sont silencieux, impressionnés ou mutiques. Un garçon de six ans environ termine une haute tour qu'il a montée précautionneusement pièce de bois après pièce de bois. Des magazines sans aucun intérêt sont destinés à la gent adulte, un bac de livres fatigués étant réservé aux plus petits. À part la première fois ou pour se donner une contenance, personne ne s'en préoccupe. Au mur, on peut consulter une affiche pour un atelier d'écriture dont l'organisatrice insiste sur le fait que les productions « n'en sortiront jamais », ce qui laisse l'esprit curieux interrogatif.

L'ascenseur monte et descend.

L'attente n'est jamais très longue car les rendez-vous sont gérés avec précision. Dehors, par la fenêtre, le carrousel des voitures qui tournent autour de la grand place suffit à laisser flotter le temps.

Si l'on est attentif, on commence tout d'abord par entendre loin au bout du couloir le bruit feutré d'une porte qui s'ouvre. Ce n'est presque qu'un souffle, un déplacement d'air, qui se transporte sur toute la longueur du bâtiment malgré les deux coudes qui mènent à la salle d'attente. Puis des glissements furtifs, courts : deux personnes passent la porte. Nouveau chuintement pour la fermeture (parfois, accompagné d'un grincement en ultra-son, à peine perceptible). Les pas adoptent chacun leur rythme, l'un inconnu et invariablement léger, l'autre, plus pesant, lent, marquant à chaque fois une infime fraction d'hésitation, comme s'il tâtonnait en aveugle.

L'enfant surgit toujours en premier. Lui le suit. Sa corpulence rassurante s'encadre au débouché du couloir. Il porte souvent des polos, unis ou parfois rayés, vert bouteille, grenat, bleu marine (quelquefois aussi des chemisettes fantaisie au goût discutable), et des pantalons d'un beige classique. L'été, ses pieds sont nus, à l'aise dans des sandales de pèlerin.

Son corps est vaste, fort et dolent. Il fait partie de ces personnes dont on ne peut deviner exactement d'où, et si, elles sont grasses. Une langueur enrobe ses mouvements, sa façon d'être, comme s'il était fatigué par sa propre pesanteur. Il ne paraît pas faire grand cas de son physique.

Il ne faut pas se fier à cet apparent renoncement qui peut faire place en un instant à une dangereuse intelligence. Les yeux, attentifs et clairs, sont impénétrables. L'efficacité du sourire à la chaleur toute professionnelle éprouve. D'indisciplinées boucles blondes lui donnent un air d'archange. Il a une

tache de naissance d'un roux très doux, grande comme un pétale de rose, à l'endroit où le cou s'attache à la clavicule.

Lorsqu'il a remis l'enfant à l'adulte qui en a la charge, parfois, il entre dans le bureau d'accueil, et on l'entend parler à la secrétaire. Sa voix ! Chaude, murmurée, posée, consciencieuse, effective. Capable de colère.

Il vient ensuite vers le nouvel enfant, sert la main à la mère (doigts courts, ronds, sans alliance, quelquefois froids, il a peut-être des problèmes circulatoires), dit un mot gentil. Ils partent le long du couloir.

Une demi-heure plus tard, on entendra le bruit de la porte qui s'ouvre, là-bas au fond. Les piétinements. Son pas à lui pendant quelques secondes. Sa silhouette. L'évidence de sa stature. Ses regards, l'humanité de son sourire, sa bouche.

Puis le docteur Cyril S. disparaîtra à nouveau.